



PQ1999

.L6

A6

1887

c.1



8486#183

84-3 = 4

Co.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

CHEFS-D'ŒUVRE FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

XXXVII

---

LES AMOURS

DU

CHEVALIER DE FAUBLAS



Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY.

---

# LES AMOURS

DU

CHEVALIER DE FAUBLAS

PAR

LOUVET DE COUVRAY



PARIS

DENTU ET C<sup>ie</sup> ÉDITEURS

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRE

Palais-Royal, 15, 17, 19, Galerie d'Orléans  
et 3, place de Valois

—  
1887

*Tous droits réservés.*

30871



PQ1999

.26

46

1887



1080097329



## NOTICE

*Louvet de Couvray naquit à Paris en 1760, et y mourut en 1797. Son père, établi dans la rue Saint-Denis, tenait une boutique de papetier. Louvet apprit d'abord le métier d'imprimeur, puis le minéralogiste Dietrich l'engagea en qualité de secrétaire et lui fit écrire plusieurs de ses mémoires.*

*A vingt-sept ans, Louvet publia son premier livre : Les aventures du chevalier Faublas, qui eurent un succès énorme.*

*Ces aventures galantes, si bien dans le goût du XVIII<sup>e</sup> siècle, firent les délices d'une société qui était*



au moins aussi policée et spirituelle que la nôtre. Les femmes, dit-on, n'osaient lire ce livre qu'en cachette, elles se le passaient sous le manteau, de mains en mains.

Le nom de Faublas était un épouvantail ; et encore de nos jours, on cite cet aimable chevalier comme le type le plus accompli du dévergondage et de la dépravation. Il n'est pas si noir que cela. On l'a beaucoup trop calomnié. Ceux qui lisent ses aventures d'amour seront tout prêts à le réhabiliter.

« Faublas, a dit avec beaucoup de finesse et de justesse M. H. Fournier, c'est tout simplement, habillée à la mode du XVIII<sup>e</sup> siècle, la jeunesse insouciant de lendemain qui s'en va droit devant elle les lèvres avides de baisers et pleines de sourires, c'est l'adolescent chercheur de caresses, léger et changeant sans doute, mais si aimant que toujours un souffle venu de son cœur attise l'ardeur de sa fantaisie. Voir en cet être qui ne calcule ni ne réfléchit, qui se livre tout entier, corps et âme, aux maîtresses dont les bras ne peuvent se détacher de son cou ; voir en cet enfant câlin, qui devient moralement homme par le remords et la douleur, uniquement le type des vices dépravants du XVIII<sup>e</sup> siècle,

c'est vraiment teindre de couleurs trop sombres la jolie figure de ses juvéniles amours. »

Louvet de Couvray avait pris lui-même la défense de son livre dans la préface de l'édition de 1789 : « Si quelquefois je suis trop gai, pardonnez-moi.... Un romancier ne doit-il pas être l'historien fidèle de son âge ? peut-il peindre autre chose que ce qu'il a vu ? O vous tous qui criez si fort, changez vos mœurs, je changerai mes tableaux ! ..... J'ai tâché que FAUBLAS frivole et galant comme la nation pour laquelle et par laquelle il fut fait, eût, pour ainsi dire, une figure française. J'ai tâché qu'au milieu de tous ses défauts, on lui reconnût le ton, le langage et les mœurs des jeunes gens de ma patrie..... »

On a longtemps prétendu que le chevalier Faublas était le portrait de l'abbé de Choisy qui, habitué à la robe de prêtre, n'avait pas eu de peine à porter la robe de femme comme une véritable femme. « Faublas, on n'en doute plus maintenant, c'est Louvet peint par lui-même, c'est Louvet à dix-sept ans, mignon, charmant, bien pris dans sa petite taille si favorable à ces déguisements féminins, dont il portait les atours à rendre jalouses Dorimène et Cydalise ; Faublas, c'est Louvet avec ses cheveux



blonds, avec ses yeux bleus langoureux ou rieurs, au regard tantôt caressant et timide comme celui d'un enfant, tantôt loyal et fier comme celui d'un gentilhomme, et plus tard fulgurant d'une noble colère, alors que le coureur de ruelles, amendé et devenu conventionnel, se dresse, éloquent et hardi, en accusateur devant Robespierre<sup>1</sup>. »

Louvet, on le sait, joua un rôle assez considérable pendant la Révolution. Il fut élu député du Loiret à la Convention et se fit un des champions les plus ardents des Girondins. Plus tard, il eut le courage de s'attaquer à l'homme le plus populaire de Paris, à Robespierre, qu'il accusa solennellement dans une fameuse harangue comparée par M<sup>me</sup>. Roland aux meilleures catilinaires de Cicéron.

Quand Louvet mourut, sa chère Lodoïska ne voulant pas lui survivre, prit du poison ; elle consentit cependant à recevoir des soins quand on lui apporta son enfant qui allait rester orphelin.

Louvet qui s'était réfugié à la campagne, aux environs de Paris, pour écrire Faublas, avait avec lui, dans cette charmante solitude à deux, une jeune femme qu'il aimait éperdument et qu'il avait voulu

<sup>1</sup>. H. Fournier.

épouser ; mais on l'avait mariée malgré elle, et abandonnant bientôt son mari, Lodoïska était venue rejoindre Louvet, son ami d'enfance, pour ne plus le quitter.

